



Rivalité passionnée

**Ce que la romance fait
aux femmes et aux gays**

Le 28 novembre dernier, c'est sur une plateforme canadienne jusqu'alors inconnue du reste du monde que le nouveau phénomène pop culturel du moment voit le jour. À moins de vivre dans a) une communauté mormone en autarcie, b) un EHPAD, vous avez sans doute entendu parler de *Heated Rivalry*, la série qui remue internet depuis deux mois. D'ailleurs, si vous ne l'avez pas encore regardée, il s'agirait de se mettre à la page parce qu'ici je ne vais pas me gêner pour la mettre à nu (t'as capté).

Heated Rivalry, c'est quoi ? C'est l'histoire de deux joueurs de hockey rivaux, le canadien Shane, et le russe Ilya, qui croisent sur la glace à coups de crosse et de palet jusqu'à finalement se chauffer dans la salle de sport, puis sous la douche, puis dans la chambre d'hôtel, etc... S'ensuit alors une *situationship* de neuf ans entre ces deux bonshommes qui s'efforcent coûte que coûte de rester dans le placard, et ce, en dépit de leurs énormes corps musclés. À tous les anciens encartés de wattpad et autres fanfiction.net, cette romance érotique aura comme un goût familial. Ce qu'il y a d'inédit en revanche, c'est de voir ce genre d'histoire porté à l'écran (qui plus est dans une réalisation pas dégueu), et surtout, de la voir toucher un public aussi large. Naturellement, les avis divergent. Certains y voient une victoire, une « célébration de la joie queer » (dixit Rachel Reid, l'autrice du bouquin), et d'autres un scénario qui casse pas trois pattes à un canard, voire pire, la réification des vécus gays au profit des fantasmes féminins.

À première vue, *Heated Rivalry* n'est peut-être pas le produit culturel le plus novateur de ces dernières années — d'ailleurs son audace ne va pas beaucoup plus loin que ses (sympathiques) scènes de sexe — pourtant la série a le mérite de cristalliser la tension qui existe depuis au moins quelques décennies entre désir féminin et sexualité gay. Se posent alors de grosses questions, type : « les femmes ont-elles le droit de kiffer voir deux hommes faire l'amour ? » ou « les femmes ont-elles le droit d'écrire sur deux hommes qui font l'amour ? » ou bien « sur quel principe se base-t-on pour circonscrire les fantasmes des femmes ? » En bref, quand est-ce que le désir des unes dépasse les limites des autres, et jusqu'où peut aller ce conflit de frontière ? De toute évidence, je ne vais pas pouvoir répondre à ces questions. D'une part parce que je suis une femme cis qui, même si non-straight, n'a jamais été un homme gay, et d'autre part parce que ça demanderait trop de boulot. Je tâcherai néanmoins de creuser quelques enjeux autour de la série et de sa réception qui peut-être nous aideront à baliser un chemin.



FORGIVE ME FATHER FOR I HAVE FETISHIZED

Hockey sur glace, ménagères et gros fessiers

Pour commencer, je tiens à faire preuve d'une transparence absolue en me confessant à genoux devant vous : oui, j'ai pêché.

J'ai trouvé *Heated Rivalry* cool et sexy. Oui, j'ai vu la bande-annonce bien avant sa diffusion et oui j'ai su tout de suite que j'allais regarder. Et quitte à être là, autant tout avouer : oui, je suis abonnée au yaoi, au boy's love, au m/m, j'ai lu des fanfics, consommé des fanarts, lu des threads twitter sur mes ships préférés, je connais le vocabulaire et les tropes d'ao3 (hurt/comfort, slow burn, friends to lovers...), j'ai fait des tableaux Pinterest et des théories impossibles, oui c'est moi, je suis la ménagère pour qui on a écrit, réalisé et marketé cette série, celle qui a des fantasmes pas toujours avouables, celle qui préfère en rire et qui comprend qu'on s'en moque, celle qui d'un coup s'étonne de voir un chapitre de son journal intime étalé sur la place publique. Quoi ? Les femmes rougissent de plaisir face à deux hockeyeurs en plein bouche à bouche ? On aura tout vu !

Voyons d'ailleurs comment la presse en parle : chez *Libération*, on titre « *Heated Rivalry* : la série gay ultra-hot qui fait vibrer les femmes », chez *Courrier international*, « Quand l'érotisme gay conquiert les femmes et le petit écran », et chez *Madame Figaro*, « Patins à glace et scènes torrides : cette série gay qui fait fondre les femmes hétéros ». Bon, après avoir balancé tous les oxymores imaginables sur le feu et la glace, remarqué que les femmes sont les premières cibles du programme, et rappelé que dis donc ça baise beaucoup là-dedans, il reste pas grand chose d'intéressant dans ces articles. À croire que depuis les Beatles, rien n'a changé. C'est le même manège à chaque fois qu'on se rappelle que les femmes – qui plus est les épouses et les mères ! – ont des désirs, et pas des moindres. Toujours, on s'étonne. Souvent, on en rit. Et parfois, on s'interroge.

Dans son article « Down to Puck: Why Women Are Going Wild for 'Heated Rivalry' » le magazine *The Hollywood Reporter* fait témoigner une mère de famille canadienne de 45 ans sur son amour pour la série et les viewing parties qu'elle organise chaque semaine avec ses copines. Elle admet que, certes, les acteurs sont très beaux mais au-delà de ça, ce qui lui plaît c'est la réciprocité, le consentement, le soin qu'ils prennent l'un de l'autre, en bref la tendresse, en



bref la romance. Jacob Tierney, le réalisateur de la série, dit lui-même que son audience, c'est les « wine moms », et plus généralement les lectrices de romance, cette industrie qui génère plusieurs milliards de dollars chaque année mais que personne ne prend très au sérieux. Ok d'accord, mais quid des hommes gay dans ce cas ? Est-ce qu'ils achètent ? Dans un premier temps, il semblerait plutôt qu'ils soient « passés à côté » du phénomène. Ils n'avaient pas lu les livres, pas entendu parler de la série, et ne s'y sont intéressés que quand elle a commencé à percer. D'où les critiques qui émergent.

Pour certains, *Heated Rivalry* n'est qu'une représentation faussée de la sexualité gay, lissée, assainie, spécifiquement pour satisfaire le public féminin. Ce que confirmait Jordan Firstman, acteur dans la série *I Love LA* sortie à la même période, quand il affirmait dans un entretien avec *Vulture* que *Heated Rivalry* n'est que pour ceux qui « veulent voir deux hockeyeurs hétéros faire semblant d'être gay ». Il a dû s'excuser pour ses propos (HBO diffusant les deux séries, il fallait s'attendre au remontage de bretelles) qui pourtant comportaient sans doute un fond de vérité. Dans *The Guardian*, on peut lire une critique qui enfonce le clou jusqu'au bout : "[the show] is content to exploit gay culture without understanding it in a meaningful way... There is a weird kind of fetish in these works that de-sexes gay men just enough to make them palatable, like pets for young women." De la même façon que ces enterrements de vie de jeune fille qui finissent dans des bars gay pour voir des garçons s'embrasser, cette fascination des femmes friserait – voire basculerait complètement dans – la réification des hommes gay, l'instrumentalisation de leur corps au profit du plaisir féminin, la négation de leur réalité pour garder que ce qui s'accommode au fantasme.

Ces dérives existent, c'est important de le dire. On ne niera pas ici la violence de ce regard. Et c'est important de le garder en tête quand on écrit, lit, visionne, analyse une œuvre sur une minorité dont on ne fait pas partie. Néanmoins, devant *Heated Rivalry*, je m'interroge. Est-ce que la série est si déshumanisante que ça ? Et si oui, pourquoi se donner tant de mal à construire des récits et des personnages à fétichiser quand on pourrait juste... faire du porno ? Essayons de comprendre.



OK pour les hommes, pourvu qu'ils soient beaux et qu'ils se touchent

Pour répondre, il faut déjà se demander : pourquoi les femmes sont-elles tellement adeptes de l'érotisme gay ? Qu'est-ce qu'elles recherchent ? Et pourquoi sont-elles (devrais-je dire sommes-nous ?) si nombreuses à passer par là ? Même si la question du désir féminin ne passionne pas vraiment les foules, la consommation de contenus boy's love devient néanmoins un sujet de curiosité pour la recherche. On listera ici un certain nombre de raisons qui, à défaut d'être toutes convaincantes, sont fréquemment évoquées :

1. La première, celle que j'aime le moins, on l'appellera *la théorie du « + et + égal + »*. C'est la formule mathématique selon laquelle si t'es une femme qui aime les hommes alors plus il y aura d'hommes dans l'équation, plus tu kifferas. M'est avis que cette théorie comporte au moins une part de vrai, mais si elle ne me plaît pas, c'est sans doute parce qu'elle me traite d'hétéro. De plus, dur-dur de ne pas dénoncer la fétichisation d'une telle pratique en ce qu'elle revient à raisonner comme les hommes qui consomment du porno lesbien. Ce qui plaît ici c'est de voir deux personnes de même sexe, incarnant tous les stéréotypes de leur identité de genre, pratiquer un acte excitant car transgressif. La sexualité à la marge devient alors une performance, un jeu qui, par sa nature théâtralisée, réaffirme tous les codes qu'elle prétend briser. En bref, peu importe que ce soit des « vrais » gays ou du « vrai » sexe gay à l'écran. Tout ce qui compte c'est de nourrir le fantasme. Cela dit, ça me semble important de rappeler qu'entre un homme consommant du porno lesbien et une femme regardant une romance gay, il y a quand même un monde. D'abord, parce que ce n'est pas du tout la même dynamique de pouvoir, et puis parce qu'en matière de sexe, les femmes sont loin d'être gâtées.

2. En effet, la deuxième raison qui revient le plus souvent, c'est le besoin de *désirer en dehors de l'hétérosexualité*. Pour de nombreuses femmes, consommer de l'érotisme gay c'est penser la sexualité sans les dynamiques hétéropatriarcales qui font des corps féminins des objets à dominer, contrôler, posséder, défoncer, anéantir. Elles estiment que les relations entre hommes se construisent sur des bases plus égalitaires, moins violentes, car non-ancrées dans un héritage millénaire d'appropriation des corps des uns par la politique des autres. L'idée que se font les femmes de l'homosexualité se fonde essentiellement sur leur perception de l'homosocialité : des hommes qui se respectent, qui se reconnaissent, qui se donnent la priorité. Elles produisent alors une sorte d'utopie : un espace de romance et d'érotisme moins hiérarchique, moins dangereux, où les hommes font preuve de respect voire même de tendresse. Pas besoin d'avoir lu tout Guibert ou établi le profil psychologique des utilisateurs de Grindr pour savoir que cette vision des relations entre hommes est un poil idéalisée. Néanmoins, pour imaginer un amour sans misogynie, le plus simple reste d'imaginer un amour sans femmes.

3. Avec le temps, et à force d'expériences traumatiques, certaines femmes apprennent à *fantasmer sans s'impliquer*. C'est ce que Rachel Reid revendique quand elle parle de son lectorat féminin : beaucoup de lectrices préfèrent qu'il n'y ait pas de femmes dans les livres. Regarder le sexe à distance, sans s'y projeter, c'est ce qu'elles ont trouvé de plus sûr. À ce refus de l'identification, s'ajoute parfois le dégoût de son propre corps. Une grande partie de la sociabilisation féminine consiste à apprendre la détestation de soi, la comparaison constante aux standards de beauté, l'association de la valeur intérieure à l'apparence extérieure, le besoin de se réduire, de se contraindre, de se mutiler, de s'affamer, de s'étouffer. Et c'est sans parler du tabou autour des désirs féminins, de la masturbation, de la peur de rester vierge, du risque de devenir salope. À côté de ça, le corps de « l'autre », le corps masculin cisgenre, c'est ce qui se rapproche le plus d'un corps neutre, quasiment un corps négatif,

un corps apolitique, qui peut se dédier entièrement au désir, sans la peur, sans l'aliénation, sans la honte.¹

4.

Toujours en réponse à la violence du système hétéro-patriarcal, ces récits sont l'occasion de proposer **une autre forme de masculinité**. Comme c'est souvent le cas dans le genre de la romance, les personnages masculins (même hétérosexuels) ont des qualités qu'on a appris à ne plus espérer dans la vie. En gros, des hommes sensibles, attentifs, tendres, qui s'occupent du plaisir de leur partenaire. C'est le fameux syndrome du « he's a man written by a woman !! » Même inconsciemment, les autrices de romance ont tendance à partir de leur propre sensibilité pour construire la psychologie de leurs personnages masculins. Or s'il faut se rendre à l'évidence que ces types là sont une aberration statistique dans le game des hétéros, ce n'est pas si difficile d'imaginer un homme queer capable de vulnérabilité et de douceur...



5.

Une piste quelques fois évoquée mais rarement approfondie : l'idée que l'érotisme gay soit un moyen pour le public féminin d'**explorer** — à **distance** — sa propre « masculinité ». Le vrai désir, pour certaines, ne se joue pas seulement dans le fait de regarder deux corps « autres » faire l'amour, mais bien d'imaginer ce que ce serait d'être un homme faisant l'amour avec un autre homme. Cette envie de s'appropriier, voire d'incorporer, une forme de masculinité qui ne serait toutefois pas hétéronormée, pourrait peut-être expliquer pourquoi, parmi le public consommateur de boy's love, on croise autant de lesbiennes, personnes bi, ou non-binaires. Elles qui, faut le dire, sont rarement les premières à baver sur les HSBC soulevant de la fonte au Fitness Park de République...

6.

Enfin, la dernière raison — pas la plus reluisante — est d'ordre littéraire. Les romances queer ont ça d'intéressant qu'elles offrent de **remarquables avantages narratifs**. Rien que dans *Heated Rivalry* on peut citer nombre de *topoi* emblématiques qui sont sûrement aussi vieux que le genre lui-même : les ennemis qui deviennent amants, la relation secrète, l'amour impossible... Tout cette tension qui n'existe qu'en raison de la sexualité des personnages et du milieu où ils évoluent. Avant la libération sexuelle et avant les mariages d'amour, les romances hétéros n'étaient qu'amours proscrits, tabous, empêchés par la politique, l'argent, la religion. Mais maintenant qu'on couche comme on veut et qu'on aime comme on consomme, c'est plus dur de raviver la tension érotique d'une Madame de La Fayette ou d'une Jane Austen. C'est ce qui fait d'*Heated Rivalry* l'équivalent contemporain de *Roméo et Juliette* avec plus de cul et plus de patins à glace. Pratique. Et en même temps, trop facile. Au bout d'un moment, le trope du placard ça devient un peu lassant, et surtout, ça appauvrit la représentation des expériences queer. D'ailleurs, c'est la question qui va nous occuper à présent : *Heated Rivalry*, queer ou pas queer ?

¹ Là encore, le fantasme est naïf au sens où il ignore les traumatismes liés au vécu homosexuel.

GLOIRE AUX VAIN-CULS

L'histoire racontée par les bottoms

On n'aura de cesse de le répéter mais *Heated Rivalry* appartient au genre de la romance. Or, mises à part quelques exceptions, la romance est un genre largement écrit par et pour les femmes, avec ses codes, ses qualités et ses défauts. Le positif, d'un côté, c'est l'émergence de voix féminines, la présence d'héroïnes, la diversification des récits, certains plus politiques que d'autres, en bref l'histoire écrite par les vaincus. Et d'un autre, le négatif c'est le fantasme des relations abusives, des rapports de domination, des violences domestiques, bref l'auto-réification des sujets féminins (cf les débats autour de la dark romance). Alors pour limiter la casse, les lectrices adorent rappeler que « c'est du fantasme !!! donc la séquestration par un bad boy avec des fêlures et un problème de violence, c'est ok !!! ». Oui, peut-être (?). Il faut en effet reconnaître que la romance, comme toute la littérature de genre, n'a jamais eu pour vocation de reproduire le réel. N'empêche qu'elle n'existe pas en dehors du réel. Au contraire, elle raconte quelque chose du réel, de nos institutions, de nos dynamiques de pouvoir, de ce qu'on a appris à désirer pour nous-mêmes. D'où la nécessité d'une romance qui se réfléchit en termes politiques, pas forcément pour se corriger mais pour arrêter de se croire parfaitement étanche. Mais *quid* d'une romance qui s'émanciperait de la machine hétéro-patriarcale ?!

En général, les romances LGBTQ+ partent d'une belle idée. Comme par exemple d'ouvrir de nouvelles représentations pour soi-même et pour les autres. Dans le cas de *Heated Rivalry*, l'autrice dit s'être demandée ce que c'était d'être un hockeyeur gay dans un environnement ultra-masculiniste. Elle a voulu écrire l'histoire d'un joueur qui parviendrait à sortir du placard, à trouver le bonheur. En soi, une autre histoire, une histoire qui n'existe pas encore mais qui, grâce à la fiction, pourrait finir par advenir. Et à plusieurs égards, *Heated Rivalry* a mis sur nos écrans quelque chose de rare : une intimité gay, romantisée mais pas irréaliste, et surtout pas tragique, pas violente, pas honteuse. On sent que le réalisateur Jacob Tierney connaît son sujet et respecte ses personnages. Aucun doute d'ailleurs sur le fait que la qualité de la série tient surtout à ces scènes de sexe bien filmées, bien chorégraphiées, et pas *male gazey*. C'est pas parfait mais c'est déjà beaucoup !

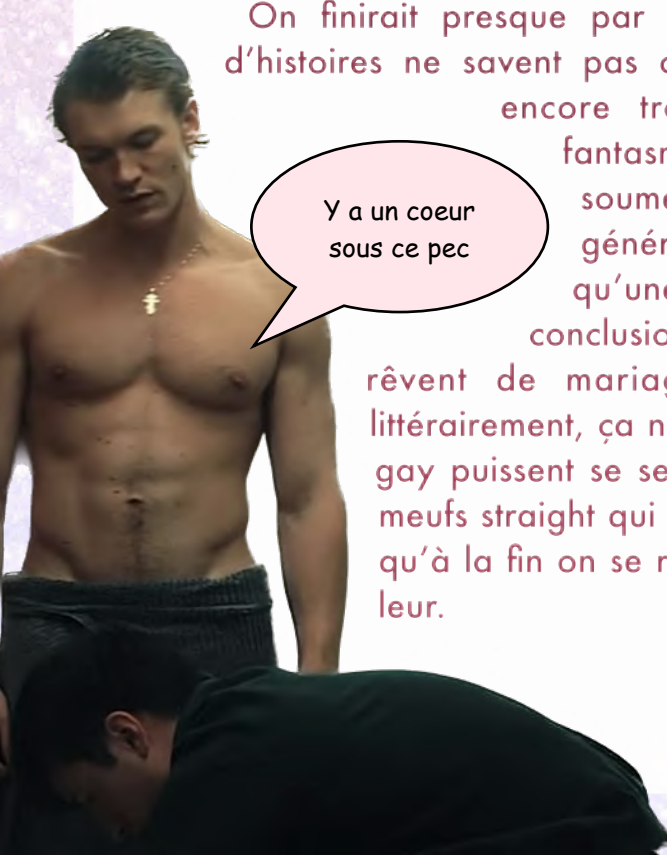
Le problème qu'on doit soulever néanmoins, c'est la façon dont les normes hétérosexuelles finissent par contaminer le récit. On sent bien qu'à l'origine, il y a une voix qui valorise un certain rapport de pouvoir au sein des relations et qui a du mal à sortir des cadres traditionnels. On évoquera par exemple le besoin quasi-systématique



d'avoir un top et un bottom et de jouer avec les dynamiques de pouvoir qui en découleraient. En l'occurrence, Shane (plus doux et plus naïf) se fait un peu balader par Ilya (le slave mystérieux). Bien sûr, il s'avère que c'est plus complexe que ça, qu'au fond Ilya est un sensible, qu'il a un background familial compliqué, une mauvaise image de lui-même etc. On note malgré tout que la tension érotique repose dans un premier temps sur un déséquilibre entre le personnage aux caractéristiques plus « féminines » et celui aux caractéristiques plus « masculines ». Pas très queer, en somme.

Mais la vraie hétérosexualisation a lieu dans le dernier épisode. Parce que le gros défaut de *Heated Rivalry*, la vraie raison pour laquelle la série ne peut pas être queer, c'est sa fin. Certain-es la défendent en arguant que la douceur et l'amour, c'est cool aussi. Sur le principe, je suis d'accord, mais il y a quand même un problème de changement de ton. Pour les retardataires au fond de la classe, la série se termine sur une sorte de happy ending dans un cottage (qu'est plutôt une énorme villa), l'ambiance est lumineuse, Shane et Ilya se disent « je t'aime » pour la première fois, ils font vœu de monogamie, l'idée d'un mariage est abordée de loin (pour les papiers mais quand même), Shane se retrouve à faire son coming out à ses parents dans une scène awkward mais touchante, et pour finir les deux amoureux roulent en 4x4 vers le soleil. Tout est bien qui finit bien. En terme de représentation, on est plus sur du *Heartstopper* que du *Brokeback Mountain*. Et ça a du bon. Un peu d'espoir pour l'avenir, dans un monde qui n'en comporte pas beaucoup. Et en même temps, ça m'inspire une grande lassitude. C'est comme si les personnages s'étaient oubliés eux-mêmes. Comme si la seule issue heureuse c'était le couple exclusif, le mariage, la paix du christ. Comme s'ils devaient à tout prix se faire pardonner. Mais de quoi ? D'être gay ? D'avoir commis le pêché de chair à au moins 20 reprises dans les épisodes précédents ? Est-ce bien nécessaire ? Autant jeter à la poubelle tout le travail accompli jusqu'ici.

On finirait presque par croire que les femmes qui écrivent ce genre d'histoires ne savent pas comment les terminer. À croire qu'on n'a pas encore trouvé d'autres idées pour l'amour. Que le fantasme ultime c'est que tout le monde finisse par se soumettre aux injonctions patriarcales. Sauf qu'en général, l'expérience queer, c'est pas ça. Peut-être qu'une partie du public gay se retrouve dans cette conclusion — je ne vais pas jeter la pierre à ceux qui rêvent de mariage et de famille — mais politiquement et littérairement, ça ne colle pas. Je comprends donc que les hommes gay puissent se sentir déçus, trahis, voire instrumentalisés par des meufs straight qui au fond s'en fichent pas mal de leurs vécus, tant qu'à la fin on se retrouve tous dans une seule et même prison : la leur.

A shirtless man with dark hair and a cross necklace is shown from the waist up. He is looking down. A speech bubble is positioned near his chest.

Y a un cœur
sous ce pec

C'est qui qui souffre le plus

On en revient alors à la question initiale : fétiche ou pas fétiche ? C'est une question difficile parce qu'elle nous conduit vite dans une impasse. Si on prend deux idéaux-types « neutres », soit une femme hétéro cis blanche et un homme gay cis blanc *ceteris paribus*, qui pour dire lequel des deux est le plus opprimé ? Perso, je ne me permettrais pas. Ce qu'on peut admettre en revanche, c'est que l'un et l'autre ne sont pas systématiquement alliés. Nombre de gays cisgenres sont misogynes du fait de leur socialisation masculine, et nombre d'hétéras ne se gênent pas d'être homophobes grâce à leur privilège au sein du système hétéronormatif. Une fois qu'on a dit ça, qu'est-ce qu'on fait ? On ne va pas brider les femmes dans l'expression de leurs désirs qui, sur le principe, sont plutôt inoffensifs. Mais on ne va pas non plus invalider les gays qui se sentent dépossédés de leurs histoires. Pour Jacob Tierney – homme gay blanc canadien de 46 ans – les femmes ont le droit d'écrire des romances gay. C'est toujours la même question de : puis-je écrire sur autre chose que moi ? Encore heureux. Mais quand on écrit sur une communauté à laquelle on appartient pas, l'important c'est de le faire avec empathie et respect, en questionnant sa propre posture et ses *a priori*. Encore une fois, on avance à rien en se tirant dans les pattes les uns des autres. C'est une occasion de plus d'oublier notre ennemi commun.

Permettez-moi à présent de proposer une nouvelle grille de lecture : peut-être que si les femmes ont autant de mal à produire des histoires d'amour non-objectifiantes, c'est parce qu'on ne leur a pas appris à désirer autre chose ? Ici, l'idée n'est pas de déresponsabiliser mais de comprendre. Comme on l'a dit, quand elles consomment des contenus homoérotiques, les femmes ne se contentent pas d'observer de loin mais se projettent complètement dans les sujets masculins. Or, à force de projection, et à cause de leur position située, elles finissent par faire de ces sujets des êtres comme elles. Ou bien des créatures hybrides, au carrefour des genres, avec d'une part tous les attributs (visibles) de la masculinité cis, et d'autre part une intériorité et une appréhension du monde proprement féminine. Ce qui en soi pourrait être un sujet d'étude fascinant, très transgressif, très queer. Sauf qu'une des propriétés de cette appréhension du monde consiste justement à se percevoir soi-même comme un objet. Et plus encore, les filles apprennent à désirer leur propre fétichisation dans leur intimité. Pas étonnant du coup que leur vision de l'érotisme queer repose sur la domination d'un corps-objet par un corps-objet. Il y a non seulement une méconnaissance de ce que c'est sociologiquement d'être un homme qui relationne avec d'autres hommes, mais aussi de ce que c'est psychologiquement d'être élevé comme un garçon dans la société, de ce que ça façonne comme rapport à soi et à ses désirs. On comprend donc que pour combler cette lacune, les autrices de romances queer se calquent sur leur propre fonctionnement. En gros : être désirant = être désiré, et être aimé = être possédé, et basta.

Par là, les femmes se font un véhicule de la violence patriarcale. Mais elles ne sont pas le seul, loin de là. On rappelle que la majorité des hommes gay ont intégré cette violence dès l'enfance et qu'elle infuse également leurs relations. Alors plutôt que d'insister sur nos différences, peut-être qu'on devrait tirer un instant sur le fil de nos ressemblances. Faire preuve d'empathie, c'est aussi voir où nos récits s'interceptent et où ils diffèrent pour pouvoir mieux les raconter et mieux en détricoter les violences.

En conclusion, à ces discours qui toujours nous opposent, la seule réponse reste la résistance. La révolte par la fiction. En écrivant toujours, en s'appropriant les codes, en les prenant à revers, en s'incrutant partout et surtout dans les rouages de la sacrosainte Culture. *Girls and gays*, vos passions ne sont pas nécessairement rivales. Et s'il se trouve que les gentils hockeyeurs qui se rangent à la fin de l'histoire, c'est pas votre tasse de thé, un autre récit est encore possible. Le champ du fantasme reste ouvert. Le vôtre sera peut-être tendre, rude, sexy, amoureux, dégoûtant, amical, sportif, masochiste, militant... Peu importe. La seule règle à prendre compte, c'est celle qui suit :

« Ton prochain, tu ne fétichiseras point,
Awomen »



Sources :

- Dumoulin, Elliott. « 'Heated Rivalry', la série qui bouscule la culture hockey au Canada ». Le Monde, 14/01/2026. [https://www.lemonde.fr/culture/article/2026/01/14/au-canada-heated-rivalry-la-serie-qui-bouscule-la-culture-hockey_6662097_3246.html]
- Abramovitch, Seth. « Down to Puck: Why Women Are Going Wild for 'Heated Rivalry' ». The Hollywood Reporter, 22/12/2025. [<https://www.hollywoodreporter.com/tv/tv-features/heated-rivalry-hbo-max-gay-drama-hockey-players-hit-women-1236456083/>]
- Frank, Jason. P. « Jordan Firstman Still Wants Gay People To Like Him ». Vulture, 11/12/2025. [<https://www.vulture.com/article/jordan-firstman-i-love-la-sex-scenes-heated-rivalry-controversy-interview.html>]
- Byrne, Tim. « Heated Rivalry: this horny gay ice hockey drama has everyone talking – but is it any good? ». The Guardian, 08/12/2025. [<https://www.theguardian.com/tv-and-radio/2025/dec/08/heated-rivalry-ice-hockey-tv-show-review>]
- Neville, Lucy. Girls Who Like Boys Who Like Boys: Women and Gay Male Pornography and Erotica. Palgrave Macmillan, New York, 2018



Kate B., « Rivalité passionnée. Ce que la romance fait aux femmes et aux gays ». *Molard Club*, Janvier 2026. [en ligne : <https://molardclub.fr/publications/publications.html>]

Propriété Molard Club